

midable bordée avait, littéralement parlant, coupé le sloop en deux. L'équipage anglais s'était jeté à la mer. Vous savez, don Pablo, combien j'aime de passion mon état de négrier, avec ses dangers sans cesse renaissants et imprévus, et les fortes émotions qu'il procure ; eh bien ! je vous avouerai qu'à l'aspect de tous ces pauvres diables d'Anglais qui nageaient péniblement vers nous, dans une mer rouge de leur sang, et nous tendaient leurs mains suppliantes, je mandis ma folle passion et je fus près de faire le vœu d'y renoncer à tout jamais. Cependant, si je fusse tombé au pouvoir de ces mêmes gens dont le sort me déchirait le cœur, il n'y a pas de plaisanteries dont ils ne m'eussent gratifié en me voyant accroché au haut d'une vergue, la corde au cou et deux boulets aux pieds.

Mon ami don Esteban N*** allait continuer ce récit, lorsque je l'interrompis par une question : — Est-ce que vous avez laissé périr tout l'équipage du sloop ? demandai-je d'un air étonné.

— Eh parbleu ! me répondit-il, est-ce qu'il m'était possible d'agir autrement ? Un négrier qui se laisse tranquillement capturer en est quitte pour un triste exil à Sierra-Leonc... mais s'il se défend et qu'on le prenne... il cesse dès lors d'être considéré comme négrier pour entrer dans la catégorie de pirate... et on le pend. Pouvais-je véritablement faire pendre mon équipage pour sauver celui du sloop anglais ? Du reste, don Pablo, croyez bien que pas un seul homme à bord de *Pepé-el-Frances* n'eût reculé devant ce sauvetage, s'il eût été possible ; je me souviens même encore que mon maître d'équipage, un vieux loup de mer s'il en fut jamais, s'approcha de moi au moment où le dernier Anglais disparaissait sous les flots, et me dit avec un accent de sensibilité que je ne me serais pas attendu à trouver chez lui : " C'est dommage tout de même, capitaine, quoique ce ne soit que des Anglais ! "

Après avoir ordonné que l'on vint m'avertir quand on procéderait aux funérailles des deux hommes que nous avions eu de tués à bord, je me dirigeais vers ma cabine, lorsqu'une grande rumeur qui s'éleva sur l'avant me fit retourner la tête. Je ne puis vous exprimer, don Pablo, l'étonnement que j'éprouvai en apercevant sur le pont, un jeune midshipman anglais, dont l'uniforme et les cheveux ruisselants d'eau, le teint pâle et les yeux hagards, me prouvèrent sans réplique que j'avais devant les yeux le dernier survivant du petit sloop de guerre anglais. Le malheureux, se soutenant avec peine de sa main gauche aux bastingages, semblait indifférent non-seulement aux dangers auxquels il venait d'échapper, mais bien encore à ceux non

moins terribles qui le menaçaient, et pourtant les plus sinistres avertissements ne lui manquaient pas : devant lui, un de mes mousses, mauvement alors âgé de quatorze-ans, et qui est aujourd'hui aux galères, balançait dans sa main, d'un air fort significatif, un nœud coulant fait au bout d'une corde, dont l'autre extrémité était attachée à la grande vergue ; près du mousses se tenait un de mes plus féroces matelots, un Génois, son long couteau à la main ; enfin, de tous les côtés, c'était des pistolets armés et des carabines épaulées, dont les points de mire couvraient tous le même but, c'est-à-dire la poitrine du pauvre naufragé.

Quelque affreuse que fût la position de cet infortuné, je pris vous assurer, don Pablo, que je l'eusse volontiers échangée contre la mienne. En effet, pour un homme de cœur, je me trouvais dans une épouvantable alternative : interposer mon autorité pour lui sauver la vie, c'était condamner mon équipage à mort... et le laisser périr, faible et sans défense, sous les coups de ces forcenés... c'était me résigner à un éternel remords. J'étais donc plongé, je vous l'avoue, dans une bien pénible perplexité, lorsqu'un nouvel incident vint appeler ailleurs mon intention. C'était le midshipman qui parlait. — Messieurs, disait-il en s'adressant à mon équipage de cette voix ferme, quoique grêle, que nous avions déjà entendue commander l'abordage à bord du sloop, jamais un officier anglais de la couronne ne marchandera sa vie à des pirates et à des forbans.... Ecoutez-moi donc sans crainte... ce que je sollicite de vous, car cela est compatible avec la dignité de mon uniforme, c'est la permission d'écrire, avant de mourir, mes derniers adieux à ma mère... Ma lettre vous sera remise déçachetée, et ne contiendra aucune révélation contre vous.... Je crois que vous ne pouvez me refuser cette demande.

A mesure que le midshipman parlait, je sentais une émotion extrême s'emparer de moi ; sa voix me semblait réveiller d'anciens souvenirs, et j'aurais juré l'avoir déjà entendue ailleurs qu'à bord du sloop de guerre anglais. J'écartai vivement quelques matelots qui me cachaient le malheureux officier, car jusqu'alors, entouré comme il l'était par une foule compacte, je l'avais à peine entrevu... Puis tout à coup, poussant un cri terrible, je me précipitai furieux au milieu de mon équipage surpris et effrayé, renversant sur mon passage hommes, carabines et pistolets. Arrivé auprès du midshipman, je le pris dans mes bras en lui faisant un bouclier de mon corps.

— Ne craignez rien, señor Arthur Hamilton, lui dis-je, votre vie ne court aucun danger, et vous reverrez votre mère !

Le midshipman, d'abord étonné, me reconnut au moment.

— Ah ! señor, me dit-il, en me serrant avec expression les mains... béni soit Dieu qui vous envoie de nouveau sur ma route... je pourrai écrire à ma mère... et je mourrai moins malheureux.

— Vous ne mourrez point, pauvre enfant, m'écriai-je avec force... et malheur à celui qui voudra attenter à vos jours... je réponds de vous corps pour corps... En parlant ainsi, je me dirigeai une seconde fois vers ma cabine, le bras du jeune Arthur passé sous le mien et le soutenant avec sollicitude, car c'était à peine s'il pouvait se tenir sur ses jambes. J'avais déjà la main sur la rampe de l'escalier, et je me disposais à descendre, quand je vis, après un certain mouvement qui eut lieu sur le pont, parmi l'équipage rassemblé tumultueusement en groupes, le matelot génois au grand couteau se diriger vers moi.

— Pardon, capitaine, excusez... me dit-il, en retirant comme à regret le grand bonnet rouge qui abritait sa large tête. — J'aurais deux mots à vous dire, si vous le voulez bien.

— Depuis quand donc, drôle ! m'écriai-je, un matelot parle-t-il à son capitaine sans être interrogé ?

— Depuis, capitaine, me répondit-il, que les négriers sont les amis des Anglais...

Cette réponse valait une mort [1], mais je me contins.

— Eh bien, parle, lui dis-je, que voulez-vous ?

— Que cet officier s'engage d'abord par serment, si nous consentons à le débarquer en route, à ne jamais rien révéler de ce qui s'est passé aujourd'hui. — Ensuite...

— Ensuite ?

— Que si l'envie nous vient plus tard de ne plus nous contenter de ce serment, vous ne vous opposiez en rien aux dispositions que nous pourrions prendre à son égard... y compris la potence.

— Est-ce tout ?

— Oui, capitaine, pour le moment.

Je me retournai alors froidement vers Hamilton.

— Vous avez entendu, señor, ce que l'on exige de vous ? lui dis-je.

— Oui, capitaine.

— Y consentez-vous ?

— Y consentir ! moi ! señor, s'écria le midshipman, tandis qu'une légère rougeur animait son pâle visage, jamais !

Un long murmure s'éleva à cette réponse parmi l'équipage ; de furieux cris de mort retentirent de tous côtés.

— Silence ! m'écriai-je d'une voix qui couvrit le tumulte.

— Señor, dis-je à Hamilton, votre ré-

(1) Expression espagnole.